

Les mœurs du chamois

par M. LUISIER Louis, garde-chasse, à Orsières

Le chamois aime la grande société (les mâles d'un certain âge exceptés) et, dans la tranquillité, conserve ses parages habituels, malgré quelques randonnées dans les environs.

Les troupeaux sont composés principalement de mères avec leurs jeunes faons et ceux de l'année précédente.

Chaque troupeau a une guide : je dis une guide, parce que cette tâche est généralement remplie par une mère. La valeur et les qualités de cette dernière sont assez différentes et c'est d'elle que dépend beaucoup la conservation et l'agrandissement continu du troupeau. Je citerai le travail d'une véritable guide possédant toutes les qualités d'un vrai chef de troupe. Il est très intéressant, même pour un vieux chasseur, de voir travailler cette sentinelle infatigable. Pendant que son troupeau pâture, elle est inébranlable dans sa tâche : elle pointe sur les arêtes environnantes à droite à gauche : elle disparaît par ruse et reparait à la minute, sa tête seule effleurant le sol, dans le but de surprendre son ennemi. Ce n'est que lorsqu'elle est remplacée par le troupeau dans sa tâche qu'elle prendra hâtivement son repas, toujours craintive et méfiante, paraissant n'avoir pas entière confiance en ses subordonnés. Son repas terminé, elle sait conduire son troupeau au repos en lieu sûr, dans des refuges inabordables ou sur des sommets défendant toute approche de l'ennemi.

Le troupeau a en elle entière confiance dans le danger et c'est sur elle que tous les yeux sont fixés au moindre signal d'alarme ou de retraite volontaire aux refuges. Après un jour de chasse, il sera rarement en un lieu abordable. Elle conduira son troupeau pâturer de nuit, et au jour naissant sera à son refuge. Dans la tranquillité, elle devient moins méfiante, ses ruses disparaissent en partie jusqu'au jour où elle sera de nouveau attaquée par le chasseur.

Le signal d'alarme. — Le signal d'alarme est donné par un sifflement de nez compris par la société selon sa gravité. Si le danger est lointain ou douteux, le troupeau se tient en éveil, trotti-

nant autour de leur guide, tapant du pied à terre et attendant l'ordre du départ. Si le danger est grave et proche, le troupeau est rassemblé comme un éclair ; celle qui guide le troupeau a déjà pris la direction de la retraite et la file indienne est établie. Les mères et faons tiennent toujours la tête de la caravane pour laisser derrière les sujets moins craintifs et paresseux.

Si, dans un autre cas, cette sentinelle vient à tomber au champ d'honneur, c'est la panique et le désordre dans le troupeau ; malgré les coups de carabine, ils viendront à charge à l'endroit où ils ont vu disparaître leur chef, se faisant ainsi décimer par un chasseur prévoyant. Ce n'est que convaincus de la disparition du chef qu'ils quitteront en désordre les parages dans diverses directions, souvent pour ne plus se reformer en troupeau.

Il arrive aussi quelques fois que cette guide victime est immédiatement remplacée ; le troupeau se reforme alors dans la retraite, mais cette dernière conduira souvent le troupeau loin en dehors des parages habituels et le dispersera, n'ayant pas les mêmes qualités et les mêmes instincts de conservation que la première. Le vrai chasseur devrait donc épargner une véritable guide, car elles sont très rares. Si elle lui cause de nombreuses bredouilles, elle lui donne aussi la chance de choisir quelquefois les plus belles pièces de son troupeau ; de plus, il y aura chaque année quelques mâles qui se détacheront et se feront tuer dans les environs.

Les parages d'été. — Les endroits préférés du chamois en été sont les monts et sommités coupés par de nombreux couloirs profonds leur offrant de l'ombre à toute heure du jour pour se rafraîchir et se reposer après leurs repas. Vers la fin juillet, il cherche les grands revers, la végétation étant plus tardive, lui offrant de l'herbe et une température plus fraîche. Il quitte ces revers vers la fin septembre, soit quand l'herbe commence à jaunir et dégage une forte odeur de pourriture. Il pâture de préférence dans les rochers et pentes où l'herbe est peu fournie ; comme la chèvre, il aime la chercher dans des endroits difficiles : il recherche beaucoup les grands ravins et les lires des glaciers pour manger le génépi et d'autres petites herbes poussant principalement dans ces endroits. Après le mauvais temps, on le trouve souvent dans les gazonnements bien fournis situés au midi, jouissant parfois du soleil la journée entière.

En octobre, il descend très bas dans ces parages d'hiver, où il reste temporairement selon le temps qu'il fait, attendu que c'est

le mauvais temps et la mauvaise qualité de l'herbe après les grandes gelées qui le font descendre.

Vers la fin octobre, il remonte malgré la neige. Ce mouvement est dû à l'amour qui commence ordinairement à cette époque. C'est aussi l'époque du réveil des vieux mâles solitaires venant rejoindre les troupes et écartant de ceux-ci tous leurs inférieurs. Au début des amours le mâle est rêveur, immobile sur une arête pendant des journées entières à observer la région. Il surveille à distance le troupeau dont il est le maître ; s'il aperçoit au loin un point mouvant, quoiqu'indistinct, il se porte sur les lieux comme un éclair, pensant trouver un rival (quelquefois il se trompe, il va à l'encontre d'un vieux braconnier qui connaît ses mœurs et qui a juste le temps d'épauler sa carabine pour le recevoir).

L'amour bat son plein entre le 15 novembre et le 15 décembre ; pendant ce temps, c'est une poursuite continuelle entre mâles ; les gros gaspillent une bonne partie de leur temps à pourchasser leurs inférieurs et à les tenir à distance du troupeau. Malgré cette garde acharnée, les jeunes mâles, toujours en nombre, profitent de la poursuite d'un de leurs congénères pour rejoindre les troupes et monter les mères. Le vieux mâle a aussi l'instinct de tenir le troupeau serré : il en fait dans ce but constamment le tour pour rabattre ceux qui s'éloignent. La lutte entre mâles n'est acceptée que s'ils sont à peu près d'égal poids, et, selon mes expériences, c'est toujours le plus lourd qui est le vainqueur. La manière de lutter commence par l'approche en tournoyant, le poil hérissé, la tête baissée ; quelquefois ils s'attaquent par un bond en surprise, l'un d'eux profitant d'une élévation quelconque pour se lancer de tout son poids sur son adversaire. La lutte la plus intéressante et la plus franche est lorsqu'ils s'empoignent tête à tête : tantôt ils se poussent, tantôt ils cherchent à se tordre ; là, gare au plus faible, il se voit souvent terrassé, ne pouvant se dégager des crochets de son vainqueur ; s'il parvient à se dégager, il se voit souvent pris par dessous et doit faire un saut en l'air pour se dégager : il est ensuite poursuivi à de grandes distances.

Les jeunes mâles ne luttent pas : ils font plutôt société. Je vous citerai comme preuve un troupeau de 5 mâles, du poids de 20 à 25 kg., que j'ai abattus le même jour aux Monts de Sion sur l'alpage de la Chaux, Bagnes.

Les mœurs du vieux solitaire diffèrent en partie de celui du troupeau. Il n'aime pas voyager et se tenir à découvert : il cherche

le calme et la tranquillité ; il est souvent très mauvais pour ses congénères, qui viennent le déranger dans sa solitude.

Ses parages préférés sont les grandes gorges boisées, les forêts rocheuses, les bosquets de vernes de montagne voisinant les pâturages. La majorité a la préférence de se tenir très bas ; on les rencontre souvent dans des gorges et bosquets de vernes en-dessous des pâturages du bétail. Les solitaires, se tenant haut, choisissent des parages similaires à ces premiers, c'est à dire de grands couloirs profonds et sombres leur offrant quelques cavernes humides pour se rafraîchir et se soustraire à la vue du chasseur.

Les ruses du vieux solitaire sont longues à étudier et demandent une expérience approfondie de la chasse.

S'il aperçoit un chasseur ou autre personne à une assez grande distance pour n'être pas en danger, il ne vient pas comme le troupeau se poster sur une arête pour vous observer. Il reste caché derrière un buisson quelconque, sa tête seule affleurant les rameaux. S'il est découvert, il reste immobile collé contre un rocher de couleur se confondant avec son poil. Il gardera cette attitude aussi longtemps qu'il croit être observé. S'il se croit en danger, il profitera, pour fuir, d'un moment d'inobservation ou d'un détour que le chasseur fera pour l'approcher. Il sera difficile ensuite de repérer sa direction et son refuge, car il choisira rarement un terrain découvert pour se sauver. Comme un vieux lièvre il prendra des couloirs, des torrents, cherchant toujours à se dissimuler et ne fera arrêt que derrière une protection quelconque. S'il est surpris par dessous, il fera le simulacre de monter, mais redescendra en vitesse dans un couloir, une fois perdu de vue.

Je crois que ces vieux solitaires connaissent les mœurs du chasseur mieux que celui-ci les siennes. Il est aussi paresseux et n'aime pas la chaleur ; il pâture de bonne heure le matin et très tard le soir et dans un espace très restreint. Les vrais parages des solitaires sont inépuisables : un disparaît, un autre le remplace.

Les parages d'hiver. — Le chamois n'émigre pas, malgré l'hiver. Il se déplace simplement pour choisir les côteaux bien exposés au midi. Il descend tout en conservant son massif de montagne où il fait la navette en altitude, selon l'affluence et la disparition temporaire de la neige.

Il choisit de préférence les côteaux de forêts rocheuses, très escarpés, où les vieux arbres épars et touffus lui offrent quelque protection contre la fureur de la tempête.

En dehors des forêts, il demeure principalement sur les crêtes

gazonnées, où la neige est constamment balayée par le vent. Dans les grandes chutes de neige, il se réfugie sous des rochers surplombants, coupés en tablettes, où il trouve quelque excavation le protégeant contre les avalanches. Le chamois est très prévoyant du danger. Il voyage très peu par les grandes neiges ; il connaît la montagne et les endroits dangereux aux avalanches ; il reste dans ces refuges aussi longtemps que le danger le menace, se privant presque totalement de nourriture pour sauver sa vie.

En dehors de ces jours dangereux, le chamois trouve toujours sa nourriture, malgré la neige, sur des têtes balayées et des parois herbeuses, où la neige ne peut adhérer qu'en petite quantité. Avec ses pieds, il a vite nettoyé la surface nécessaire à son repas.

La nourriture principale du chamois est l'herbe, même desséchée. Il mange parfois des baies d'arbrisseaux ; mais ce n'est que comme amusement, une fois rassasié d'herbe.

En dehors des armes à feu, le plus grand ennemi ou plutôt destructeur du chamois est l'avalanche poudreuse. Celle-ci se détache sans bruit et emporte tout sur son passage, et prend souvent des directions traîtresses et imprévues.

L'avalanche à neige molle offre très peu de danger, car son bruit formidable donne toujours l'avertissement et le temps de l'éviter.

Le chamois s'hivernant en haute forêt a moins à craindre ces éléments destructeurs. Il arrive cependant quelquefois que des avalanches poudreuses et des ouragans viennent le détruire dans son refuge.

Le même danger existe pour le chevreuil s'hivernant en haute forêt. Une de ces années dernières, une avalanche poudreuse a rasé un coteau de forêt sur Branche, habité par quelques chevreuils qui furent emportés et les carcasses retrouvées en printemps dans les débris.

Le printemps. — La naissance du printemps est très critique pour le chamois. Il devient gourmand aux premières verdure et ne veut plus manger l'herbe sèche, alors même que la verdure ne pourvoit qu'insuffisamment à son entretien. Il est souvent atteint de diarrhée et dépérit rapidement. Il est aussi infecté des mêmes parasites que les chèvres et les moutons à cette saison. Ces affections le rendent moins souple et moins sauvage, et il devient par ce fait beaucoup plus facile à approcher.

Le plus grand nombre des mises-bas a lieu du 15 au 30 mai. A cette époque, les mères se dispersent pour chercher des coins

isolés et cachés, où elles restent avec leur faon jusqu'à ce que celui-ci soit apte à suivre sa mère dans le danger. C'est alors que les troupeaux se reforment petit à petit, au fur et à mesure du développement des faons. Pendant que ces derniers sont en bas-âge, les mères n'acceptent pas la société des adultes et leur font la chasse, s'ils approchent. Ce n'est que vers la fin juin que les mères accepteront la grande société de tout sujet. Les troupeaux sont au nombre maximum vers le 15 juillet.

Le chamois change son poil en mai et juin. Les sujets chétifs portent même du poil d'hiver jusqu'en août. Il commence à grisailler vers la fin août. Les sujets sont très différents : en septembre, on en trouve de toutes couleurs : des roux, des gris pâle et des gris noir.

Les faons naissent avec un poil cendré (ou souris) ; en majorité ils sont déjà gris noir vers la fin août. La variété dans les couleurs existe comme chez les adultes. La couleur du poil prouve l'embonpoint ou l'état chétif des sujets.

Vers la fin septembre, on trouve souvent des vieux ou gros mâles avec un poil gris blanc. Ce sont les préférés du chasseur connaisseur, car ils sont ordinairement les plus gras et les plus lourds.

En terminant ma description, je tiens à mentionner ma tournée du 11 mai dernier.

A l'affût sur Prayon, j'examinais attentivement les mouvements d'une mère chamois, qui me paraissaient être anormaux. Elle tournoyait sur place, se couchait et se relevait à la minute. J'ai jugé qu'elle allait mettre bas et, curieux d'assister à cette opération, je me suis approché à environ 50 mètres, d'où j'ai vu naître le faon. Désireux de voir encore de plus près, j'ai réussi à me traîner sans être aperçu, jusque sur place. Affleurant la tête à l'endroit bien repéré, je me suis trouvé à moins de 3 mètres, soit à côté de la mère et du faon. Il est évident qu'elle m'a vu, malgré ma tenue immobile. Effarouchée, elle sautait en avant et revenait à la rencontre de son faon qui marchait déjà à pas lents, mais ne trottait pas sitôt fait, comme raconte quelquefois certains blagueurs. Ce fait prouve qu'il n'est nullement difficile de s'emparer d'un faon, même quelques heures après la mise-bas.

Le 20 dernier, en tournée aux monts de la Fouly, j'ai aussi observé une mère se préparant à mettre bas. La configuration du terrain ne m'a pas permis de l'approcher pour l'observer.